

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 27 (1947)
Heft: 7

Artikel: Les échanges internationaux et l'équilibre des continents
Autor: Siegfried, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888646>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

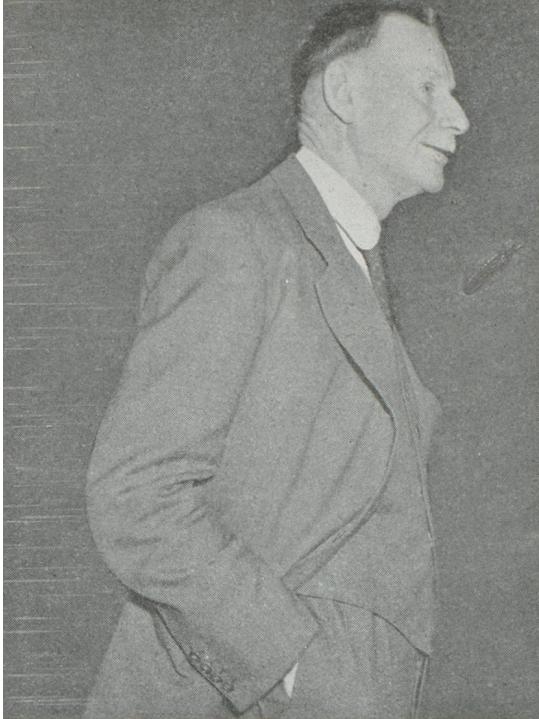
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LES ÉCHANGES INTERNATIONAUX ET L'ÉQUILIBRE DES CONTINENTS

par

André Siegfried

de l'Académie Française

Le fait dominant de l'histoire de l'humanité depuis quatre siècles, c'est l'établissement dans le monde de l'hégémonie européenne, hégémonie d'un continent, hégémonie aussi d'une race, la race blanche qui prend dans la direction de la mise en valeur mondiale un rôle incomparable.

Il en résulte un équilibre planétaire nouveau dans lequel un continent, l'Europe, prend par rapport aux autres une position particulière. Il y a, en effet, contraste entre les échanges de l'Europe et ceux des autres continents : l'Europe est un faible producteur de produits bruts, mais elle en est le plus grand consommateur et le premier importateur. C'est de cet échange complémentaire que résulte l'équilibre planétaire aujourd'hui contesté, mais encore debout dans sa structure essentielle, qui a marqué les traits de l'économie mondiale depuis la Renaissance et les grandes découvertes des xv^e et xvi^e siècles.

La contestation de cet équilibre pose un problème d'angoissante actualité. Mais pour envisager ce qu'il pourra devenir demain, il est nécessaire d'analyser ce qui existait hier, c'est-à-dire à la veille de la seconde guerre mondiale.

I. L'équilibre des groupements humains

On ne saurait parler de l'échange des produits sans connaître les hommes qui les échangent.

Le volume de la population mondiale à la veille de la guerre s'élevait, d'après l'Annuaire statistique de la Société des Nations (1937) à 2 milliards 126 millions d'hommes. Le progrès en quatre siècles avait été énorme puisqu'en quatre cents ans, ce chiffre avait quadruplé et doublé dans les cent dernières années.

La cause fondamentale de cet accroissement exceptionnel, c'est assurément la révolution industrielle du xvii^e siècle. Grâce à cette révolution qui a transformé les conditions de la production, de nouvelles sources d'énergie ont été mises au service de l'humanité, à vrai dire de la race blanche. Grâce à celle-ci et sous sa direction, la planète a été mise en valeur comme elle ne l'avait jamais été jusqu'alors et il en est résulté un ordre économique international nouveau comportant une sécurité accrue, un étonnant progrès des communications et des échanges et finalement un progrès sensationnel de l'hygiène.

Il y a, dans l'histoire de l'humanité, une orientation décisive qui a entraîné de grandes modifications dans la répartition des hommes sur la surface de la terre.

Cette répartition géographique de peuplements humains est d'une extrême inégalité. Les deux tiers de la population humaine vivent sur un septième de la surface terrestre, ce qui signifie qu'il y a d'immenses espaces vides ou presque vides et des zones peuplées ou surpeuplées. Dans certaines régions, la densité par kilomètre carré tombe au-dessous d'un habitant, dans d'autres, elle s'élève à 500, 700 ou même 1.000 habitants. Les causes de cette concentration sont complexes. Il y a, d'une part les ressources naturelles du sol, mais aussi l'existence de zones de contact entre des régions naturelles différentes.

Il faut indiquer enfin, comme causes de concentration, les conditions de sécurité et d'hygiène car si la sécurité n'existe pas et si l'hygiène est insuffisante, les hommes désertent les régions où ils ne peuvent vivre.

La révolution industrielle en particulier semble avoir principalement concentré les populations

sur les sources d'énergie (charbon), sur les points où sont attirés et accèdent aisément les matières premières, la main-d'œuvre et les capitaux.

Nous aboutissons ainsi au type des civilisations occidentales qui sont à la fois urbaines, industrielles et commerciales plus encore qu'agricoles.

Si l'on faisait aujourd'hui une carte de la répartition de la population mondiale et si on la compare par hypothèse à ce que sera cette carte dans un demi-siècle ou dans un siècle, il faudrait s'attendre à de grands changements.

Au XIX^e siècle, la population s'est groupée sur le charbon à cause de la machine à vapeur, mais dès aujourd'hui le pétrole et la houille blanche concurrencent le charbon, demain nous tirerons peut-être l'énergie de la force des marées, des rayons solaires, de l'énergie atomique.

L'industrie dans l'avenir sera donc moins dépendante du charbon que dans le passé. Il faut s'attendre de ce fait à une répartition différente de l'industrie.

Nous savons, sans attendre de nouvelles expériences, que le facteur de l'organisation et celui de la distribution jouent dès maintenant dans la localisation de la production industrielle un rôle de premier plan.

La répartition par continents se présente de la façon suivante et il vaut la peine pour la suite de notre raisonnement d'en donner l'analyse :

L'Asie avec 1.160 millions d'habitants contient 54,4 % de la population mondiale sur 31,7 % des terres émergées.

L'Europe contient 530 millions d'habitants, soit 24,9 % de la population mondiale sur 8,6 % des terres émergées.

L'Amérique contient 271 millions d'habitants, soit 12,8 % de la population mondiale sur 30,7 % des terres émergées.

L'Afrique contient 154 millions d'habitants, soit 7,3 % de la population mondiale sur 22,6 % des terres émergées.

L'Océanie contient 10 millions d'habitants, soit 0,6 % de la population mondiale sur 6,4 % des terres émergées.

On voit par ces chiffres que la densité est fort différente. Le continent le plus densément peuplé est l'Europe avec 46 habitants par kilomètre carré (mais si l'on ne tient pas compte de la Russie, le chiffre monte à 73).

L'Asie a 29 habitants par kilomètre carré, mais si l'on ne tient pas compte de la Sibérie, le chiffre monte à 45.

Par contre l'Amérique n'a que 6 habitants par kilomètre carré ; l'Afrique n'en a que 5 ; l'Océanie n'en a qu'un peu plus d'un.

Il s'ensuit qu'il y a deux continents où la population est dense et deux continents qui sont à peu près vides.

En Asie, la densité de la population tient essentiellement au surpeuplement des bonnes terres avec bas niveau de vie, mais en Europe, du moins en Europe d'avant-guerre, la densité tient effectivement à l'organisation économique avec un haut niveau de vie.

Cette condition de la population européenne se paye par une extrême précarité. L'Europe ne réussit à nourrir 500 millions d'hommes que par une grande politique compliquée et difficile. C'est là que réside l'essence de la crise que traverse aujourd'hui le continent.

On remarquera que l'équilibre mondial des échanges tel qu'il est sorti du XIX^e siècle repose sur le commerce complémentaire de ce petit continent européen qui absorbe les produits des grands continents vides. Il leur fournit à son tour l'essentiel de leurs articles manufacturés. Ce commerce s'exprime dans un dialogue Europe-Monde, mais cet équilibre n'a pas toujours existé. Il pourrait donc changer et nous le voyons aujourd'hui donner des signes de dangereux ébranlement. Il en résultera, s'il devait disparaître, un changement total du commerce international soit dans sa composition, soit dans les routes suivies par lui et la conséquence ultime serait à la longue une transformation de la répartition démographique de la population dans le monde.

II. Les échanges internationaux

Etudions le caractère et l'équilibre des échanges internationaux à la veille de cette guerre.

Nous remarquons tout d'abord que la source des produits bruts est en général extra-européenne. L'Europe ne tient la tête dans la production qu'exceptionnellement et pour un petit nombre de produits.

C'est exceptionnellement qu'elle produit 55 % de la production mondiale du charbon, 53 % du fer, 61 % du blé.

Pour l'ensemble des autres produits, l'Europe est par contre habituellement déficiente : 13 % du pétrole (et il faut encore tenir compte que sur ces 13 % la Russie en produit 10,6 %) ; 13 % du cuivre ; 31 % du zinc ; 22 % du plomb, une production à peu près nulle de l'étain ; 15 % de la laine, pas de coton, pas de caoutchouc. Il y a donc à ce point de vue opposition de l'Europe et des autres continents.

Par contre, cette Europe si faible productrice est le plus grand consommateur des produits mondiaux : 60 % du charbon, 70 % du minerai de fer, 62 % du cuivre, 51 % de l'étain, 71 % de l'aluminium, 59 % du zinc, 63 % du plomb, 68 % de la laine. Notons cependant que pour quelques produits, l'Europe, depuis quelques années, a perdu la première place. Les Etats-Unis consomment 60 % du pétrole, l'Europe seulement 30 % ; les Etats-Unis 48 % du caoutchouc, l'Europe seulement 43 %. En ce qui concerne le coton, l'Europe ne consomme plus que 35 %, l'Asie 31 % et l'Amérique 30 %.

Il résulte de ces chiffres qu'à la veille de la guerre, l'Amérique et notamment l'Amérique du Nord tendait à devenir un foyer de consommation qui concurrençait le monopole ancien de l'Europe.

Si maintenant nous additionnons les produits consommés par l'Europe et par l'Amérique du Nord, nous constatons qu'ils constituent la quasi totalité de la consommation mondiale. Nous aboutissons alors à 90 % pour le charbon, 90 % pour le pétrole et le minerai de fer, 87 % pour l'étain, 86 % pour le cuivre, 89 % pour le zinc, 92 % pour l'aluminium, 89 % pour le plomb. Cette étonnante suprématie

de l'Europe et de l'Amérique du Nord réunies répond non plus dès lors à l'ancienne notion continentale de l'Europe, mais à la notion élargie de l'Occident.

Si l'on envisage maintenant les continents en tant qu'importateurs ou exportateurs, la même constatation se manifeste. Il y a traditionnellement un foyer importateur, l'Europe, avec un second foyer d'importation qui tend à s'affirmer de plus en plus, l'Amérique du Nord. Les deux réunis absorbent la presque totalité de l'importation mondiale.

L'Europe, à la veille de la guerre, importe 93 % du blé, 93 % du maïs, 55 % du thé, 73 % du tabac, 65 % du coton, 89 % de la laine, 43 % du caoutchouc, 99 % des arachides, 86 % du cuivre.

Ces chiffres s'expliquent facilement dès l'instant que grande consommatrice de ces produits, l'Europe ne les produit elle-même qu'en quantité insuffisante ou même nulle.

L'Amérique du Nord, cependant, a tendu depuis un demi-siècle à devenir elle-même de plus en plus importatrice. Elle importe à la veille de la guerre 48 % du caoutchouc, 50 % du café, 35 % des phosphates, 74 % de la soie. On sait en effet que les Etats-Unis contiennent la majorité des automobiles existant dans le monde, que le café est par excellence une boisson américaine, que le vêtement américain comporte une quantité croissante de soie.

Du reste, Europe et Amérique du Nord importent la presque totalité du commerce des produits mondiaux : 91 % du caoutchouc, 80 % du sucre ; 94 % du café ; 77 % des phosphates ; 93 % de la soie.

Il est facile de conclure qu'une structure mondiale particulière devait répondre à cette situation si particulière des échanges.

L'Europe traditionnellement apparaît comme l'usine spécialisée de la planète. L'Amérique du Nord depuis la fin du XIX^e siècle est devenue une seconde usine planétaire à côté de la première. L'industrie mondiale, jusqu'à une époque toute récente, a été le monopole de ces deux continents. Quelques exemples décisifs le prouvent.

En 1938, l'Europe produit 67,5 % de la fonte, l'Amérique du Nord 25 % ; les deux réunies 92,5 %.

A la même époque, l'Europe possède 78 % des broches lainières dans le monde, l'Amérique du Nord 15 % ; les deux réunies 93 %.

A la même époque encore, l'Europe possède 59 % des broches cotonnières ; l'Amérique du Nord 21 % ; les deux réunies 80 %.

Nous pouvons en conclure que jusqu'à 1939 et bien davantage encore avant 1914, l'Europe et les Etats-Unis constituaient les seules régions industrielles de la planète. Les autres continents n'avaient pas ou presque pas d'industrie. Il en résulte un type d'échanges d'une extrême simplicité.

L'Europe importait brut et exportait manufacture.

Pour les autres continents, c'était le contraire. Les Etats-Unis ont été en cours d'évolution. Si l'on considère en effet le commerce américain

depuis cinquante ans, on constate qu'ils exportaient de moins en moins de produits bruts et de plus en plus de produits manufacturés, cependant qu'ils importaient de plus en plus de matières premières tout en se défendant d'importer des produits manufacturés. Cette évolution marque en quelque sorte les progrès de l'Amérique du Nord vers la maturité économique.

Tout un système de routes mondiales était né de ce système d'échanges. Une carte des itinéraires maritimes mondiaux représente l'équilibre d'une pompe aspirante et refoulante, l'Europe aspirant les produits bruts du monde et refoulant les produits manufacturés qu'elle avait fabriqués dans ses usines. Un second foyer aspirant et refoulant se trouve sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord avec un type d'échanges analogue.

Tout ce trafic mondial se trouve depuis plusieurs siècles sous le contrôle occidental de la race blanche et les statistiques du Canal de Suez et du Canal de Panama nous en donnent une image parfaitement exacte. Il en ressort, en effet, que le trafic qui se dirige vers l'Europe est principalement un trafic de matières premières, cependant que le trafic qui quitte l'Europe est principalement un trafic de produits manufacturés.

Dans le Canal de Suez, en 1937, le trafic sud-nord comprend 92 % de produits bruts (minéraux, textiles, pétrole, céréales) et seulement 8 % de produits manufacturés, mais le trafic nord-sud comprend 44 % de produits bruts (engrais, pulpe, charbon) et 56 % de produits manufacturés, principalement des produits métalliques et des machines.

Il en est de même dans le trafic du Canal de Panama : en 1938, le courant ouest-est comprend 80 % de produits bruts (pétrole, minéraux, caoutchouc, phosphates) et seulement 20 % de produits manufacturés, mais le courant est-ouest comprend seulement 43 % de produits bruts (charbon, pétrole, minéraux, ferraille) et 37 % de produits manufacturés, principalement des machines.

La conclusion de ces chiffres qui sont probants, c'est que l'unité économique planétaire à la veille de cette guerre fonctionne sous une administration de la race blanche, administration qui avant-guerre était exclusivement européenne, mais tendait à devenir plus récemment européenne, puis américaine.

III. Contestation du système

Ce système si net, si clair, si simple, a fini par subir une contestation. Les autres continents ont refusé de continuer cet échange complémentaire. La révolte se manifestant par le fait que chaque pays veut s'industrialiser, transformer lui-même les produits de son sol, exporter non plus des produits bruts, mais des articles déjà partiellement ou totalement ouvrés, les étapes de la contestation sont complexes.

La menace la plus lointaine que subit l'Europe

s'exprime dès la crise de 1873 qui frappe tout d'abord l'Angleterre. Les Etats-Unis et le Japon sont les premiers pays extra-européens à s'industrialiser. La première guerre mondiale développe le mouvement. La seconde guerre mondiale l'accroît dans des proportions extraordinaires.

L'Europe se trouve touchée de ce fait, d'une part dans ses exportations, de l'autre dans ses importations de produits bruts. Elle perd une partie de ses débouchés.

Le cas est frappant pour l'exportation cotonnière britannique. En 1913, le Lancashire exportait 6.815 millions de mètres carrés de tissus. Ce chiffre était tombé en 1931 à 1.159 millions : il ne restait donc que le cinquième du débouché antérieur. L'Angleterre, de même, avait perdu le marché indien. Elle y exportait en 1913-14 2.571 millions de mètres carrés, mais en 1938 ce chiffre était tombé à 245 millions. Il n'en restait donc que le dixième. Par contre, l'exportation japonaise avait progressé dans des proportions considérables : de 176 millions de mètres carrés en 1913 à 2.265 millions en 1938. Son exportation s'était accrue 14 fois !

L'outillage mondial avait évolué en conséquence. En 1910 sur 140 millions de broches, l'Europe en possédait 65 %, l'Amérique 21 %, l'Asie 6 %. En 1936, sur 146 millions de broches, l'Europe n'en possédait plus que 59 %, l'Amérique 21 %, mais l'Asie était montée à 12 % passant de 8 à 18 millions de broches (encore une broche ne peut-elle être exactement comparée à une autre broche).

En 1870, l'Europe importait 77 % du coton brut. En 1937-1938, ce pourcentage était tombé à 30 et à 42 % si l'on tient compte de la Russie.

Touchée dans ses débouchés, l'Europe l'était également dans sa capacité d'importation, d'une part parce que les produits bruts lui étaient contestés par d'autres consommateurs et d'autre part parce qu'elle éprouvait une certaine difficulté à payer les importations en provenance de pays à monnaie chère comme les Etats-Unis.

Il s'était donc établi dans le commerce international l'équivalent de court-circuits, c'est-à-dire que des pays extra-européens avaient pris l'habitude de commercer entre eux sans passer par l'intermédiaire de l'Europe. Ce changement qui s'était manifesté dès la guerre de 1914 exprimait une révolution dans l'équilibre mondial qui s'était établi au moment de la Renaissance.

La répercussion sur la balance des comptes de l'Europe était directe. Traditionnellement, l'Europe payait ses importations non pas uniquement par des exportations de produits, mais par les revenus de son portefeuille extérieur et, d'autre part, par ses « services ».

L'Angleterre, par exemple, avait toujours une balance commerciale défavorable et à vrai dire de plus en plus défavorable puisque les exportations britanniques représentaient avant 1914 environ 80 % de ses importations, tandis que ce pourcentage avait tendance à descendre entre les deux guerres mondiales au niveau d'environ 60 %. Il reste une marge qu'il fallait payer par d'autres moyens que les exportations de marchandises, mais ne nous y trompons pas, c'était de plus en

plus par des procédés autres que l'exportation industrielle, par un accroissement de son activité commerciale et de ses possibilités rentières, en un mot les services jouaient un rôle de plus en plus grand dans son équilibre.

Nous pouvons dire la même chose des autres pays de l'Europe occidentale. Celle-ci prenait de plus en plus la figure, moins d'un exportateur industriel que d'un rentier, d'un transporteur, d'un banquier, d'un administrateur et il y avait une marge croissante entre la balance commerciale et la balance des comptes. La balance commerciale jouait un rôle diminué par rapport à l'ensemble de la balance des comptes.

Cette situation ne saurait plus être maintenue aujourd'hui au lendemain d'une guerre qui a frappé le vieux continent à la façon d'une catastrophe. Il est douteux que l'Europe puisse rester comme autrefois le foyer d'attraction principal des produits mondiaux. Ses besoins, à cet égard, demeurent considérables, mais comment payerait-elle sans portefeuille industriel et avec des débouchés industriels qui lui sont demeurés contestés.

Nous voyons dès aujourd'hui qu'elle ne peut importer autant qu'elle exporte. Si elle veut importer plus qu'elle n'exporte, ce ne peut être qu'en obtenant des crédits, mais si l'Europe devient ou reste de façon chronique débitrice, il est bien évident que l'équilibre du passé s'effondre, puisque la solidité de la position venait du fait qu'épargnant chaque année des capitaux elle était dans la possibilité de les placer avantageusement et d'ouvrir ainsi des débouchés.

Cette circonstance nouvelle jette sur la position de fond de l'Europe un jour singulier et à vrai dire inquiétant. Reportons-nous par comparaison à la balance des comptes des Romains. Les Romains étaient de grands acheteurs de produits extra-européens, notamment asiatiques. Leurs importations étaient moins des objets de nécessité que des articles de luxe qu'ils demandaient à l'Orient. Dans son livre « La Route des Indes », Paul Morand en a donné une prestigieuse énumération :

« ...des esclaves et des ennuies éthiopiens, des singes savants et des perroquets pour les salons des dames, des lions de Nubie, des léopards afghans, des tigres du Pundjab pour les cirques, des faisans, du gibier, des poules, du miel (le sucre était encore inconnu), des bananes, des abricots, des noix de coco pour les tables proconsulaires ; il lui fallait les étoffes de Médie, les fourrures du Thibet, les coquillages tropicaux, l'or éthiopien, les perles et la nacre du Golfe Persique, les bois du Liban, le santal, l'aloès, la girofle de Perse ; Alexandrie stockait pour les Romains le poivre blanc et noir, le gingembre, le cinabre, le nard et l'encens du Hadramut, les gommes, les cotonnades teintes, les fards, le camphre. L'Inde leur envoyait ses plus belles armes et toutes ses gemmes, les diamants, la calcédoine, l'onyx en lames, le quartz, le cristal de roche, l'améthyste et l'opale, si aimée des patriciennes, les saphirs de Ceylan, l'aigue-marine, la turquoise, les lapis-lazuli, les métaux précieux. Pline parle des « îles d'or dans le Golfe du Bengale... »

Comment les Romains payaient-ils cette immense consommation de produits ? Ils n'avaient pour le faire que des exportations médiocres : de l'argent, de l'étain, du plomb, quelques articles de fer, du verre, des peaux, des vins, des tissus grossiers, mais leur exportation était insuffisante, ce qui signifiait que leur balance commerciale était chroniquement défavorable. La marge, ils la payaient en or. Cet or, ils l'obtenaient par les conquêtes et lorsqu'il n'y eut plus de conquêtes, après le 2^e siècle de notre ère, l'or émigra vers l'Orient, vers la Méditerranée orientale et surtout vers l'Inde où il se trouve encore. Les voyageurs aux Indes savent qu'on y rencontre fréquemment des pièces d'or à l'effigie romaine.

Le système n'avait donc duré qu'autant qu'avait duré le système politique de l'Empire.

Au moyen âge, au temps des épices, la situation n'était pas fort différente. L'Europe consommatrice des fameuses épices n'avait guère de marchandises en quantité suffisante pour les payer. Les conquistadors cherchaient l'or pour régler les achats qu'ils faisaient en Orient. On se rappelle que lorsque Vasco de Gama découvrit la route des Indes, il avait apporté des présents qu'il voulait offrir aux radjahs et aux sultans hindous. Ceux-ci ne les acceptaient qu'avec condescendance et éprouvaient un certain dédain pour la pauvreté de l'Occident.

Au XIX^e siècle, la situation changera et pour la première fois pendant quelques générations l'Europe régla ses achats avec la plus grande facilité. Ce qu'elle demandait à l'Orient et aux autres continents ne ressemblait plus aux importations romaines. Ce n'était plus d'articles de luxe dont elle avait besoin, mais de produits alimentaires pour nourrir sa population hypertrophiée et de matières premières pour alimenter ses usines, immensément développées. Mais pour payer ses achats, elle disposait d'une quantité croissante d'articles manufacturés, qu'elle était alors seule à fabriquer. Le monde en avait besoin dans la mesure où il s'équipait. Sa demande de rails, de locomotives, de machines de toute espèce était insatiable. Il en résultait un équilibre et dans la mesure où cet équilibre ne suffisait pas, l'Europe comme l'Empire romain disposait pour payer d'une marge d'or dont elle trouvait les éléments dans sa puissance coloniale, c'est-à-dire dans ses conquêtes.

La situation de l'Europe, différente de celle de l'Empire romain, lui ressemblait cependant en ce sens que, comme Rome, l'Europe était colonatrice, conquérante et bénéficiait de la position qu'elle avait acquise en dehors de son petit territoire.

Nous voyons là l'un des dangers qui menacent notre continent dans la situation actuelle. Valéry a parlé du « retour de l'Europe au rang secondaire que lui assignaient ses dimensions et duquel les

travaux et les échanges internes de son esprit l'avaient tirée... » C'est décrire exactement la situation. L'Europe, sans être pauvre, n'est pas riche et sa puissance internationale dépend davantage de ses ressources que des dons que lui a octroyés la nature.

Quelle sera dans ces conditions l'équilibre de demain ?

Nous n'avons pas encore de statistiques nous permettant de constater la position de l'après-guerre, mais nous savons dès maintenant que cet équilibre sera très différent du passé. Les échanges sont autres, les routes sont différentes, la localisation industrielle risque de n'être pas la même, le financement surtout ne sera plus celui qui était autrefois.

Bref, nous pouvons dire dès aujourd'hui que la belle division du travail du XIX^e siècle est morte.

Il n'est plus possible comme autrefois d'exprimer le commerce mondial dans ce dialogue du brut et du manufacturé. Il faudra cependant que s'établisse un équilibre d'échanges complémentaires. Ce ne sera plus entre pays industriels et non industriels non évolués, mais ce sera entre pays industriels différemment évolués, de telle sorte que le caractère complémentaire de l'échange résultera du degré d'évolution des peuples. C'est une question d'âge, de développement. Il y aura des produits finis par les peuples jeunes, d'autres finis par des peuples doués de plus de maturité.

C'est une grave erreur de penser que les pays qui s'industrialisent cessent d'importer ; ils importent toujours et même des produits manufacturés, mais ce ne sont plus les mêmes qu'antérieurement. Un pays qui se met à fabriquer un article cesse naturellement de l'importer, mais il ne fabrique pas toujours toutes les qualités et il demeure acheteur des qualités supérieures, c'est-à-dire de luxe, de qualité, de spécialité. En s'industrialisant d'autre part, il devient nécessairement importateur de machines, de pièces détachées en même temps que d'ouvriers spécialistes avec tout ce dont les spécialistes ont besoin.

Dans ces conditions, nous ne pouvons aboutir à une conclusion totalement pessimiste car l'intérêt de tous est que tous soient prospères. Cette vérité des vieux économistes libéraux subsiste dans toute son ampleur et de même nous pouvons conclure qu'il faut pour le progrès une certaine division du travail. L'autarchie complète est à la longue possible, mais à l'étage de la misère.

Si le XX^e siècle avait détruit ou si le XX^e siècle détruisait l'individu et l'échange complémentaire, il aurait fait rétrograder la civilisation.

Autre scénario